

Vénus à ma fenêtre (quelques pages tombées du journal de Sandro Botticelli)

Tristan Malavoy-Racine

Number 129, April 2011

Le nu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64572ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Malavoy-Racine, T. (2011). Vénus à ma fenêtre (quelques pages tombées du journal de Sandro Botticelli). *Moebius*, (129), 139–142.

TRISTAN MALAVOY-RACINE

Vénus à ma fenêtre

(quelques pages tombées du journal de Sandro Botticelli)

8 mars 1497

Me suis levé tôt. Il fait froid sur Florence. Un froid qui s'infiltré partout, jusque sous les couvertures, jusqu'en mes vieux os. De toute façon j'ai du mal à dormir depuis quelque temps. Tant d'images hantent mes rêves. Tant de formes et d'odeurs.

J'écris pour tuer le temps, avant de me mettre au travail. L'atelier lui aussi est glacial, mes pinceaux sont raides. Le feu que je viens d'allumer mettra un moment à réchauffer l'endroit.

J'écris pour mettre mes idées en place. Pourquoi ce besoin de visiter ces versants-là de la création? Pourquoi cet élan vers ce que je me suis engagé à ne plus traduire en couleurs?

Voilà déjà trois jours que je touche à peine à mes études pour *La crucifixion*. Ce tableau me demande des efforts inouïs. Debout à mon chevalet, je cherche maintenant moins ce qui vient que ce qui fut. Ici je peux l'écrire puisque personne ne lira ces lignes: les scènes pieuses ne m'intéressent plus tellement. Je leur préfère la lumière non moins divine, n'en déplaise à Savonarole, qui autrefois tomba, dans ce même atelier, sur l'épaule de Simonetta.

Un autre jour commence où les mains décideront à ma place.

9 mars 1497

Fièvre hier, toute la journée. Fièvre non du corps mais de l'esprit. Des heures durant j'ai vu, derrière la broussaille des croquis au fusain, ces lignes qui jamais n'ont quitté mes yeux, et cette manière d'accueillir le jour sur sa peau, avec en ses teintes du soleil, de la neige et du lait. Vingt ans qu'elle est partie et pourtant tout est là, même ce qu'alors je ne montrais pas, et qui aujourd'hui appelle mes yeux comme le matin le plus pâle et le plus vrai.

Tout le monde a reconnu tes traits, il y a dix ans, dans la figure centrale de *La naissance de Vénus*. En vérité je n'ai jamais trouvé, Simonetta, meilleur modèle pour jeter un pont entre les êtres de la Terre et ceux qui peuplent l'Olympe. Tu portais en toi et le sol et le ciel. Qui d'ailleurs t'a réclamée trop vite.

Rien que d'y penser je revis mes combats d'autrefois. L'esprit est-il oui ou non détaché du corps? Comment ont pu cohabiter en moi, devant ton galbe, la prière qui élève et l'envie de goûter ta nuque, Vénus penchée à ma fenêtre? Moi Sandro, pécheur ébloui par l'ultime langage des dieux.

Simonetta, j'ai brûlé le mois dernier cent fois moins condamnable. J'ai vu les flammes lécher des images presque chastes, au nom des lois qui règnent sur la ville en ces temps noirs. Te voilà revenue à la vie, ange momentané. Le nu te va bien. Plus que toi, dégagée de l'artifice des mortels. N'y vois surtout pas un affront à ta mémoire, mais bien un chant à ta mémoire.

12 mars 1497

Il a bien fallu que j'avance *La crucifixion*. Qu'en penseront Savonarole et les tristes figures qui l'entourent? Le Christ mort pour nous, Marie-Madeleine éplorée devant la croix. Le cœur du tableau trouvera grâce à leurs yeux, mais pour ce renard fouetté par un ange, et ce loup échappé des vêtements de Marie-Madeleine, je l'ignore. Je ne peux plus m'empêcher de frotter ces thèmes bibliques à des bêtes et à quelque païennerie, et chercher l'approbation du moine décidément me pèse.

Me reviennent en mémoire ces mots de la *Divine Comédie*, dont les travaux d'illustration il y a quelques années demeurent parmi mes plus vifs souvenirs d'atelier : « Que les gens ne montrent pas trop d'assurance dans leurs jugements, comme celui qui, dans un champ, estime les blés avant qu'ils ne soient mûrs. »

14 mars 1497

Filippino est passé hier via della Porcellanna. Le soir tombait déjà, je travaillais depuis le midi à boucler tes cheveux autour des aréoles dorées de ta poitrine. Sans rien cacher cette fois. Filippino a toujours le pas léger, je n'ai pas entendu les planches craquer sous ses pieds. Filippino, apprenti à qui j'ai montré tout ce que je savais. Vieil ami à qui j'aurai finalement montré bien plus encore.

Il a surpris mon geste enfiévré, j'en suis sûr. Mais il n'a posé aucune question quand j'ai décroché le tableau. Nous sommes restés face à face, sans rien dire. Puis il m'a parlé de ses travaux à l'église Santa Maria Novella, abandonnés il y a plusieurs années et qu'il compte reprendre bientôt. Dans son œil je voyais qu'il questionnait celui que je suis devenu. Un être affaibli que ses appétits ont éloigné du bon sens ? Un artiste ne peignant plus que pour lui-même ? Il n'a pourtant pas enquêté ni abordé le sujet de ma production actuelle, partageant plutôt son inquiétude pour la ville où flotte, dit-il, un climat d'effroi et de folie. Puis il m'a dit souhaiter néanmoins demeurer ici, lui qui a vécu plusieurs années à Rome. « Tout va s'arranger, n'est-ce pas, maître ? »

15 mars 1497

Les vents ont tourné, on dirait le printemps ce matin. Il fait bon dans l'atelier. J'ai tenté de peindre mais rien ne vient. Alors j'ai mis un peu d'ordre dans mon matériel et, puisqu'il n'y a personne, je me suis accordé d'installer côte à côte, sur des chevalets, ma petite collection secrète.

Cinq tableaux de toi maintenant. Cinq fois caressé ton corps bleu et rose, debout, allongé, endormi. Moments volés que j'irai brûler demain, en même temps que ce cahier.

J'avais besoin de te revoir, Simonetta. Et je t'ai vue mieux que jamais, mon esprit s'étant délesté au fil des ans, il me semble, des paroles et des règles qui endiguent le désir.

Note

Le 7 février 1497, le moine Jérôme Savonarole organise à Florence un bûcher aujourd'hui connu sous le nom de *bûcher des vanités*. Y sont brûlés des milliers d'objets (robes, miroirs, bijoux, instruments de musique) considérés comme des invitations au péché. Plusieurs œuvres d'art seront détruites à cette occasion, dont certains tableaux de Sandro Botticelli. Le peintre de *La naissance de Vénus* aurait lui-même jeté au feu des nus d'inspiration mythologique, mais plusieurs historiens de l'art doutent qu'il ait réellement adhéré aux dogmes délirants de Savonarole et de ses disciples.